

## 140. Une vie en ressort...

**Auteur(s) : Sassine, Williams**

### Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

1 Fichier(s)

### Citer cette page

Sassine, Williams, 140. Une vie en ressort..., 1994/11/21

Claire Riffard, équipe francophone, Institut des textes et manuscrits modernes (CNRS-ENS) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 04/12/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/francophone/items/show/3482>

### Texte de l'article

Transcription

## N° 140, 21 novembre 1994 « Une vie en ressort... »

Nous sommes revenus tant bien que mal dans une planche à clous roulante. Mon cousin grelottait. Je remarquai une tâche de sang sur une de ses fesses. Il promena une main dessus et me dit :

- Ce n'est rien ! Mon pantalon n'est pas déchiré. Et puis je ne sens rien. Heureusement que mon palu est très fort. Je connaissais la théorie : « le mal peut soigner le mal », le principe de l'homéopathie. Mais j'ignorais que mes compatriotes la cultivaient au point d'écraser un risque tétanos par un palu. Je commençais à soupçonner Laye d'avoir entretenu son diabète pour oublier les misères du pédégé.

- Cousin nos moustiques sont les plus forts de la côte, reprit-il, en se frottant le derrière. Il paraît que ceux du Bénin sont très costauds également.

Ses enfants étaient sortis avec mon oncle Mory. Je demandai à Djéné de nous chercher de la nivaquine. Il n'y en avait pas. Elle proposa du quinquéliba. Laye claquait des dents. Il ne mourrait pas de tétanos, en tout cas. Je réussis à le

faire coucher.

- Laisse-moi mourir cousin, fit-il. De toute façon la moyenne d'âge est de quarante ans. Moi j'ai près de cinquante. J'ai dû voler le temps de quelqu'un. Je n'ai pas la conscience tranquille. Si tous ceux qui n'avaient pas la conscience tranquille voulaient mourir, il nous faudrait importer de nouveaux étrangers. Avec ça il avait l'air si calme ! Socrate à côté faisait du cinéma avec sa coupe de poison.

- Quand je mourrai, occupe toi des petits, achève ma maison. Je dois un peu à Bana, un peu à Sékouba, un peu à Haïdara, un peu à François.

J'écoutais. Un moment je repensai à Socrate. Combien de dette de reconnaissance, d'obligation avait-il laissé derrière lui en buvant sa ciguë ? C'est toujours facile dans ces cas-là de faire le sage.

- Djéné te montrera le cahier des créanciers. C'est un cahier rouge de 200 pages.

Je sursautai. 200 pages de dettes pour 50 années d'existence ? Soit 4 pages par an. Le salaud ! Il avait dû commencer à s'endetter dès la naissance. J'appelai Djéné. Elle courut en pleurant.

- Il n'est pas encore mort, lui annonçai-je.

- Dieu merci. Sinon j'aurais chauffé le quinquéliba pour rien !

- Trouve moi une grosse couverture bien chaude.

- Tout est mouillé !

- Elle ne m'aime pas cousin, me souffla Laye. C'est au moment de mourir qu'on sait ces choses-là.

Djéné me fit signe. Je la suivis dans le salon.

- Est-ce que tu peux lui dire de me laisser sa vieille machine à coudre, comme c'est à elle ?

Je la renvoyai à sa cuisine, ensuite je cherchai une couverture, mais je ne trouvai qu'un mince matelas mousse aussi troué qu'un gruyère, les trous étant les seuls endroits propres. Je posai la chose sur mon cousin. J'avais envie de m'asseoir dessus pour éviter les courants d'air.

- C'est la première fois que je suis couché entre deux matelas. Si on me découvre ainsi, on croira que je suis riche.

Je lui demandai de rester tranquille et lui assurai qu'être riche n'était pas un péché

Je sortis. Dehors, Djéné soufflait sur sa marmite. La pluie s'était arrêtée. Je lui demandai où je pouvais trouver de la quinine, elle m'indiqua une baraque à côté.

- Le type est blanc, précisa-t-elle.

Je m'en allai taper à la porte.

- Kest-ce-ki-ya encoore ? Poutain !

La voix était rocailleuse avec un léger ac-cent franco-wallon-allemand. Il ouvrit déjà.

- Une aspirine ou une quinine, fis-je, timidement. Pour Laye mon cousin, votre cousin.

- Alors entrez ! Il m'a souvent aidé au temps de la milice. Ne vous en faites pas pour lui. Ils sont tous tellement malades qu'ils ne peuvent crever qu'en bonne santé. Suivez-moi ! Je ne pouvais le voir à cause de la pénombre du soir. Un rectangle de lumière se dessina, je compris qu'il ouvrait une porte. Après la porte, je découvris dans une cour deux gros fûts enterrés à moitié, des bonbonnes et des tuyaux vert-rouges dans tous les sens.

- C'est mon labo, reprit-il, d'un geste large. Ma distillerie et ma pharmacie. Depuis douze ans. Si je buvais ça en Europe, en deux semaines, je disparaissais. Le whisky à côté, c'est de l'eau !

Je le regardai. Ses cheveux jaunes et fins, semblables à des poils de maïs, tombaient sur ses maigres épaules. Le nez était gros et rouge, les oreilles larges et aplaties et les yeux comme si un malade de la jaunisse avait pissé dessus. Le Blanc le plus fatigué et le plus vieux que l'on puisse rencontrer. Il avait dû débarquer sur la côte depuis le 18<sup>e</sup> siècle. Même « OMO qui lave plus blanc » ne pourrait plus lui rendre son teint. Il avait plongé unealebasse dans un fût.

- Vous voulez goûter ? Excellent, soupira t-il. De l'alcool de manioc plus la poudre de lessive et après l'eau de Javel. C'est au Gabon que j'ai appris la recette. C'est bon de voyager ?

- Il se baissa, ramassa une bouteille fêlée, la secoua pour la vider de cadavres de 2 cancrelats et la remplit.

- Vous lui donnez ça à notre ami. Je n'oublierai jamais qu'il m'a sauvé la vie. Contre le palu rien de tel. Contre n'importe quelle putain de maladie d'ailleurs.

Socrate avait eu de la chance avec son poison.

- Il prend le tout en un trait. Surtout sans respirer. Il aura l'impression que son foie invite son cœur à danser du rock, mais ce n'est pas grave. Sur ces bons conseils, j'emportai le médicament. Laye dormait heureusement. Djéné causait avec une femme. Elle me la présenta. Sa copine pratiquait le lapinisme avec beaucoup d'application et des haussements d'épaules. Onze enfants, treize avortements. Pourtant le mari était mort depuis cinq ans.

- Elle est sérieuse, fit Djéné, comme si j'étais candidat au mariage.

- Mais comme elle fait ?

Elle me répondit que si je la prenais pour une garce, c'est toute ma famille... Si je n'aimais pas les enfants c'est parce que je ne pouvais plus... Rien que des gentilleses. Probablement que les vieux spermes commençaient à lui monter à la tête. Le type blanc passait. Il entendit les cris et s'approcha. Il sentait bizarre.

- De l'ail macéré pendant trois semaines dans mon alcool. Ça fait oublier qu'on a bu et le sang circule bien.

- Et puis Pitère s'écroula. (...) (A suivre)

## **Williams Sassine**

### **Billet**

#### **« Un chat m'a conté »**

Il y en a qui perdent la foi

Certains oublient la loi

D'autres détruisent le bois

Il y en a encore qui n'ont pas de poids

Sans compter ceux qui n'ont pas de voix

Et ceux qui restent cois

Quand les discours ont la gueule de bois

Ainsi parlait un petit pois

Qui se mêlait de n'importe quoi

Avant qu'un oiseau de proie

Ne passe et le broie

**W.S.**

## Description & analyse

Auteur de l'analyse Degon, Élisabeth

Contributeur(s) Degon, Élisabeth (collecte et saisie)

Éditeur(s) de la fiche Degon, Élisabeth

Auteur(s) de la transcription Degon, Élisabeth

## Informations générales

Langue Français

Cote *Le Lynx*, n° 140

## Présentation

Date [1994/11/21](#)

Genre Documentation - Presse

Mentions légales

- Fiche : Élisabeth Degon, équipe francophone, Institut des textes et manuscrits modernes, CNRS-ENS ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR)
- Texte : Avec l'accord des ayants-droits de la famille Sassine, toute autre utilisation que la consultation est soumise à leur autorisation

Éditeur de la fiche Claire Riffard, équipe francophone, Institut des textes et manuscrits modernes (CNRS-ENS) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Notice créée par [Elisabeth Degon](#) Notice créée le 30/07/2019 Dernière modification le 21/10/2025